

## **Pablo Flaiszman**

### **Les moments suspendus.**

A la lisière du 18<sup>ème</sup> arrondissement, entre immeubles modernes et vieilles boutiques, se trouve l'atelier de Pablo Flaiszman, l'un des aquatintistes les plus doués de sa génération. Derrière la devanture rouge, une fois la porte refermée sur l'agitation vaine du monde se trouve son domaine, univers de pénombre et de lumière peuplé de silhouettes en contre-jour et dans lequel le temps semble ne plus avoir de prise.

Cet univers silencieux est le résultat de plusieurs opérations de mise à distance du réel. Dans un premier temps l'artiste collecte des photographies personnelles en noir et blanc (photographies de famille de son enfance ou photographies contemporaines qu'il prend au gré de ses envies) et en réalise des montages. La collusion des images constitue le premier filtre et lui sert de point de départ pour le travail de la plaque. Le report n'étant pas mécanique, les rapports entre les différents éléments changent encore d'un support à l'autre. Ensuite, intervient le travail patient de la pose des grains de résine pour des morsures successives jusqu'à obtenir les valeurs souhaitées. Les traits nerveux et souples de l'eau-forte ou du vernis mou dynamisent le graphisme et les plages veloutés de l'aquatinte. Le vocabulaire manque pour décrire la diversité des noirs mats tour à tour légers, profonds, durs ou tendres, tirant plus ou moins sur le gris, leurs jeux de contrastes avec le blanc comme une quête de la lumière dans l'obscurité, une lutte contre les ténèbres.

Ce temps long de la recherche des délicats équilibres est celui, nécessaire, de la métamorphose, de la transmutation du réel. Le monde de Pablo tient de l'inquiétante étrangeté des choses familières. Ces compositions singulières hésitent entre scènes quotidiennes et onirisme, au croisement de Rembrandt et de Goya, de Vallotton et de Tardi, des maîtres de l'estampe, du cinéma noir et de la BD. Qui sont ces êtres attablés ? Pèlerins d'Emmaüs ou anti-héros ordinaires d'un polar de série noire ? Ils semblent être là de toute éternité tout en affichant une remarquable modernité, celle d'une humanité à tout jamais livrée à la solitude et où les rares contacts entre les êtres sont irrémédiablement voués à l'échec. Et cette chaise qui, de simple mobilier abandonné dans l'atelier par le précédent locataire, devient un acteur à part entière : elle est celle de

l'artiste (*Ma propre chaise*, 2016) puis, par une subtile distorsion de la réalité, alors qu'elle est inoccupée, elle reflète dans un miroir un personnage de dos (*Au miroir*, 2017). Le monde de l'enfance n'est jamais loin et pourtant irrémédiablement perdu chez les adultes que nous sommes devenus : disparition lumineuse dans *Luz de infancia* (2013), apparition démunie dans *Blanc cassé* (2017), bouderie obstinée dans *Sobre la mesa* (2015). Bien que vecteur d'une certaine mélancolie, le noir n'est jamais désespéré car il subsiste toujours des contrastes de blanc pour le faire exister et même le contredire. Pour se délasser des longues heures nécessaires à la pratique de l'aquatinte, Pablo Flaiszman réalise aussi des dessins rapides et quasi calligraphiques d'après modèle vivant. Le blanc y règne en maître, à peine zébré de quelques traits souples. Ces dessins apparaissent comme les exacts contrepoints du travail de gravure.

Les titres ajoutent encore à la profondeur du mystère : ils jouent sur les mots, disent le contraire de ce que l'on pense voir, nous piègent et ajoutent strates et chausse-trappes à des images où le regard se perd à sonder les profondeurs.

L'artiste raconte volontiers qu'il a renoncé progressivement à la couleur sous les conseils répétés de son premier maître à Buenos Aires. Qu'il en soit remercié. Les moments suspendus que Pablo Flaiszman nous propose font écho à nos propres souvenirs. En trouvant les chemins de son obscurité interne dans la pénombre de ses gravures, il nous invite à ressentir la nôtre.

Béatrice Vingtrinier

Historienne de l'art

Revue ACTUEL, l'estampe contemporaine n°19 / 2020